Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 26 (1888)
Heft: 49

Artikel: Les curés pauvres
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-190677

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

En 1868, on installa aux archives cantonales, à Lausanne, les registres de l'état civil antérieurs à 1780, puis, en 1876, on y ajouta les registres clos avant 1801.

Les curés pauvres.

L'infirmerie Sainte-Thérèse, à Paris, est sans doute peu connue de nos lecteurs; aussi ne pouvons-nous résister au désir de mettre sous leurs yeux la saisissante description qu'en fait, dans le *Petit Marseillais*, M. Fulbert Dumonteil :

« Cette infirmerie, dit-il, est un des refuges les plus touchants qu'on puisse imaginer; c'est le dernier asile des vieux curés pauvres, sans ressources et sans famille, qui, à cause de leur grand âge et de leurs infirmités, se trouvent dans l'impossibilité de continuer leurs fonctions. Ils arrivent là de tous les coins de la France. Les admissions sont gratuites. Les ressources de l'établissement, confié aux soins des sœurs de Saint-Vincent, consistent en legs, en dons, en aumônes, en souscriptions particulières.

Un religieux silence plane sur ces salles, où le visiteur se sent pris de respect et d'émotion, où je ne sais quelle sérénité évangélique éclaire ces visages ridés et ces têtes branlantes des invalides de l'autel.

Tous les types vénérables ou débonnaires, austères ou charmants, se rencontrent parmi ces infirmes et ces vieillards. Celui-ci engage avec un confrère une partie de marelle ou de loto. L'enjeu est une boule de gomme ou une prise de tabac. Celui-là semble méditer un sermon; un autre, arrivé à sa dernière heure, a l'air d'entrevoir déjà les joies d'un autre monde; un autre, enfin, murmure lentement un air sacré; un autre encore paraît écouter les sons de l'*Angelus* ou le murmure des litanies; il revoit son presbytère fleuri, sa petite église, il assiste aux grandes fêtes qu'il présida pendant un demi-siècle et il lui arrive comme un lointain écho du doux carillon des cloches. C'est un baptême qui arrive, une noce qui défile, un enterrement qui passe, et il se fait dans sa tête courbée sous les souvenirs et les ans, comme un chaos magique de berceaux, de voiles blancs et de cercueils.

Puis tout s'efface, il ne voit plus rien, le mal augmente, la vie s'en va et son regard éteint se ranime tout à coup comme s'il venait de plonger dans l'éternité. Le vieux moribond ne peut plus remuer ses mains qu'il ne fit, toute sa vie, que joindre pour prier et qu'ouvrir pour donner.

Arrivés au bout de leur carrière, le bourgeois, l'artisan, l'agriculteur, l'ouvrier, chacun de nous enfin a pu amasser de quoi se reposer au sein du foyer et mourir tranquille.

En quittant ce monde, fait de déceptions et de douleurs, nos regards éteints rencontrent des regards amis et nous nous sentons revivre dans nos enfants; fatigués de la grande bataille de la vie, nous nous endormons, pour ainsi dire, dans les bras des êtres chers auxquels nous léguons dans un dernier soupir notre amour et notre nom.

Le vieux prêtre, lui, le pauvre curé de village, ne trouve au bord de la tombe qu'isolement et pauvreté; il a élevé des générations d'enfants et il n'a pas d'enfants pour lui fermer les yeux. Sa main est encore alourdie par le poids des aumônes qu'il distribua et il ne lui reste rien, car il a tout donné. A cinq lieues à la ronde il était connu, vénéré, et la solitude aujourd'hui se fait autour de ses cheveux blancs.

Il est vieux, il est infirme, il est seul et c'est un jeune prêtre qui vient prendre la direction du troupeau qu'il mena, durant un demi-siècle, dans la voie du bien.

Il va quitter son cher presbytère, où il est venu jeune, où il a vécu, où il a vieilli, où il a souffert, où il a prié, où il a dormi; il faut qu'il dise adieu à ce jardin qu'il créa, à cette église qu'il bâtit, à ces habitants qu'il a vus naître.

Et pourtant, il a combattu vaillamment le bon combat, ce vieux soldat du Christ, il connaît toutes les misères du foyer, toutes les plaies des âmes, tous les besoins du pauvre, tous les chagrins du riche, tous les tourments des affligés. Des générations ont défilé sous son regard protecteur et doux; il a baptisé l'enfant, marié la jeune fille, et combien de fois il a prié sur la tombe de ceux dont il bénît le berceau !...

Ce lutteur infatigable et calme qui ne fit que le bien, cet ami du pauvre, du faible et de l'opprimé, laissant sa petite paroisse et son humble foyer, s'en ira à Paris, pour la première fois peut-être, afin de mourir en paix dans une chambrette hospitalière de l'infirmerie Sainte-Thérèse. »

HISTOIRE
d'un aveugle, d'un chien et d'une artiste.

Il y avait un jour un aveugle, un chien et une actrice d'un infime théâtre qui étaient amis. Pour obéir à la tradition qui exige qu'un romancier ne puisse mettre des personnages en scène sans donner au lecteur un portrait bien détaillé de ses héros, j'ajouterai donc que l'aveugle était fort vieux, que le chien était un caniche et que l'actrice était bien peu riche, car ses appointements se montaient à quinze sous par représentation. Les jours où elle ne jouait pas, elle devait vivre d'espérance. Vous voyez que ce trio d'amis vivait sous la raison sociale : « Misère et compagnie ». L'actrice, par bonté d'âme, soignait les hardes et le ménage de l'aveugle et peignait Baptiste (le chien !) tous les dimanches. Ces attentions étaient payées le soir par l'aveugle en quelques beaux récits des gloires du premier Empire, qu'il avait servi. Cette confraternité de la mansarde dura jusqu'au jour où le corbillard des pauvres, en passant devant la porte, emporta l'aveugle; les deux autres le suivirent à son dernier gîte, et, quand ils revinrent, Baptiste s'installa chez l'actrice.

C'était un bien misérable logis que celui de la jeune femme, si misérable qu'il ne tenta pas même les voleurs, car il ne fermait point à clef et la porte n'avait qu'un modeste loquet, que Baptiste, avec sa sagacité de chien d'aveugle, avait, en deux jours, appris à faire jouer. L'artiste ne jouait pas et elle voyait rapidement s'épuiser ses petites économies, que ne venaient pas alimenter les quinze sous dont le théâtre payait son talent les jours où il en faisait emploi. Elle répétait, à la vérité, mais, pour arriver à la représentation, il devait s'écouler bien des jours, que son mince pécule n'assurait pas jusqu'au bout contre la faim. Vous pouvez comprendre ses inquiétudes.

Ah! j'oubliais d'ajouter qu'elle était sage!

Deux jours après, quand l'artiste revint de sa répétition, elle crut faire un rêve! Le carreau de sa mansarde était jonché de pièces de deux sous, de dix sous, d'un franc, voire même de deux francs! L'addition donna un total de trente cinq francs, une fortune! Au milieu de ces trésors, Baptiste était étendu et dormait avec toute l'insouciance d'un chien philosophe.

En vain la jeune femme chercha quel pouvait être ce bienfaiteur maniaque qui venait ainsi, dans les mansardes, jeter par terre une aumône qu'il pouvait placer sur un meuble. Le lendemain, le bienfait anonyme se reproduisit, et l'artiste, au retour du théâtre, recueillit toujours sur le carreau une somme de plus de trente francs. Au bout de huit jours, riche de plus de deux cent cinquante francs, elle voulut connaître celui qui profitait de son absence pour l'enrichir, et, manquant sa répétition, elle se mit au guet dans le couloir.

Dix minutes après, elle connaissait son bienfaiteur.

C'était Baptiste!

Aussitôt son amie partie, Baptiste, la sébile à la gueule, soulevait le loquet et allait dans la ville s'installer à la place occupée si longtemps par son défunt maître. En voyant le chien seul, les passants qui le connaissaient croyaient son propriétaire malade, et, par une générosité que cette supposition rendait plus